



HAL
open science

Effets et causes de la superstition : l'explication sceptique de David Hume

Philippe Saltel

► **To cite this version:**

Philippe Saltel. Effets et causes de la superstition : l'explication sceptique de David Hume. 2019.
hal-01979607

HAL Id: hal-01979607

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01979607>

Preprint submitted on 13 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Effets et causes de la superstition : l'explication sceptique de David Hume

Dans un passage célèbre du *Traité de la nature humaine*, Hume (1711-1776) met en scène son hésitation de philosophe à poursuivre l'entreprise exigeante d'une meilleure compréhension des choses, au détriment de laquelle une pratique insouciance de la vie peut être préférable. Ne pourrions-nous simplement « vivre, parler et agir » ? Cela n'est pas possible pour l'auteur du *Traité*, « naturellement enclin » à la curiosité philosophique. Cela le serait-il pour nous, qui pouvons être faits d'une autre étoffe ? Non pas, « puisqu'il est impossible à l'esprit de l'homme de se limiter, comme celui des bêtes, au cercle étroit des objets qui forment le sujet des actions et des conversations quotidiennes ». Il n'est alors plus question de la tournure d'esprit d'un individu, mais d'une inclination partagée : comment la curiosité humaine ne pourrait-elle se porter *au-delà* de *l'ici* et du *maintenant* entre lesquels sont confinés les animaux, sujets rationnels mais *moins que nous* ?

C'est à ce point précis que la bât blesse. Au bout du compte, en effet, cette curiosité au-delà des choses données doit choisir son éclaircisseur, entre philosophie et superstition. « Beaucoup plus hardie dans ses systèmes et ses hypothèses que ne l'est la philosophie », la superstition est d'abord dangereuse dans ses effets, comme le signale le texte de 1739 et, plus amplement, l'extrait de l'*Histoire naturelle de la religion* (1757) que nous présentons ici. Certes, il est possible de tenir l'hypothèse d'une divinité originelle hors de portée des capacités de l'entendement, ou encore d'en induire l'existence et la nature de ce que l'intelligence peut conclure de sa connaissance des choses : ce sont là des religions de savants, appuyées sur des arguments *a priori* ou *a posteriori*, qui font l'objet des fameux *Dialogues sur la religion naturelle* (posth., 1779). Quel que soit l'appui que ces hypothèses métaphysiques, discutées en détail dans les *Dialogues*, puissent fournir au phénomène religieux, c'est bien ce dernier, sous le nom de *religion populaire* ou de *superstition*, qui se présente comme concurrent de la réflexion philosophique et d'une pratique raisonnable de l'existence individuelle et collective. Comme phénomène moral et social, la croyance religieuse ordinaire ne se contente pas d'ajouter aux explications causales la supposition de causes supranaturelles : elle commande une large palette de pratiques susceptibles de les accommoder aux intentions humaines. Dès lors, à faire prévaloir leur discipline de fidèles, les croyants en négligent leurs devoirs moraux et civiques, qui ne seraient pas comptés dans leur mérite religieux. Hume en conclut non seulement que l'on ne saurait tirer d'inférence de la dévotion à la moralité, mais plus encore que la dévotion rend aveugle aux premiers devoirs, ceux qui dérivent de la proximité et de la sympathie comme ceux qui relèvent de la convention commune en faveur d'une vie sociale stabilisée par le respect des possessions, des promesses et des allégeances. C'est le social en tant que tel qui est la victime réelle des sacrifices propitiatoires.

Cet examen critique des *effets* ne saurait dispenser le philosophe sceptique d'une enquête quant aux *causes*. Notre texte évoque des infirmités naturelles profondément enracinées. C'est que deux passions d'une puissance considérable ont trait à l'incertitude de l'existence : l'une même que le raisonnement par causalité garantit une stabilité quasi-certaine des lois physiques, l'inquiétude de l'avenir ne trouve pas d'équivalent pour notre propre sort, objet de *crainte* quand les circonstances sont néfastes ou d'*espoir* dans le cas contraire. La première, jointe à l'ignorance et à une situation défavorable, fait naître la *superstition* au sens strict, et le second, joint à la même ignorance et à une situation meilleure, l'*enthousiasme*, si l'on en croit le très bel essai *Superstition et enthousiasme* (1741). Mais l'une et l'autre passions vont de pair le plus souvent : il n'est question que de tonalité dominante pour distinguer d'après cette dualité les formes que prend le phénomène religieux. Est-ce à dire que la philosophie, à elle seule, puisse calmer ces propensions liées à notre condition même ? Non pas définitivement, tant elles tiennent à « la nature humaine » ; pour autant la pratique de la réflexion, somme toute toujours philosophique, mérite d'être cultivée et entretenue pour nous protéger non

seulement des rêveries superstitieuses, mais surtout de leurs désastreuses conséquences : « D'une manière générale, les erreurs, en religion, sont dangereuses ; en philosophie, elles ne sont que ridicules¹ ».

Bibliographie

- David HUME, *L'Histoire naturelle de la religion et autres essais*, trad. M. Malherbe, Paris, Vrin, 2016 [1980].
 - David HUME, *Dialogues sur la Religion naturelle*, trad. M. Malherbe, Paris, Vrin, 2005.
 - J.C.A. GASKIN, *Hume's Philosophy of Religion*, New York, Macmillan, 1988.
-

David HUME, *The Natural History of Religion*, XIV : « *Bad Influence of popular Religions on Morality* », § 1 et 3-7, traduction nouvelle pour cet ouvrage.

Ici, je ne peux m'empêcher d'observer un fait digne de l'attention de ceux qui font de la nature humaine l'objet de leur recherche. Il est certain qu'en toute religion, aussi sublime que soit la définition verbale qu'elle donne de sa divinité, de nombreux fidèles, peut-être le plus grand nombre, chercheront toujours la faveur divine non par la vertu et une bonne conduite qui seules peuvent être agréables à un être parfait, mais par des observances frivoles, un zèle excessif, des extases frénétiques ou encore la croyance en des opinions mystérieuses et absurdes. [...]

Mieux : supposons qu'on trouve, ce qui n'arrive jamais, une religion populaire où il est expressément déclaré que seule la moralité peut gagner la faveur divine ; supposons qu'un ordre de prêtres soit fondé pour inculquer cette opinion par des sermons quotidiens et avec toutes les techniques de la persuasion : toutefois les préjugés du peuple sont si enracinés que par besoin de quelque autre superstition, il ferait de l'assistance à ces sermons l'essentiel de la religion, plutôt que de placer l'essentiel dans la vertu et la bonne conduite. Le sublime prologue des lois de Zaleucos² n'inspira pas aux Locriens, autant que nous pouvons l'apprendre, des notions plus fermes des moyens de plaire à la divinité que celles qui étaient familières aux autres Grecs.

Cette observation est donc universellement valable ; mais il se peut qu'on ne sache pas bien l'expliquer. Il ne suffit pas de remarquer que partout le peuple dégrade ses divinités jusqu'à les rendre semblables à lui-même et qu'il ne les considère que comme une sorte de créatures humaines, dotées d'une puissance et d'une intelligence quelque peu supérieures. Cela n'écarte pas la difficulté, car il n'y a pas d'*homme* assez stupide pour ne pas estimer, en jugeant par sa raison naturelle, que la vertu et l'honnêteté sont les qualités les plus valables qu'une personne puisse posséder. Pourquoi ne pas attribuer le même sentiment à la divinité ? Pourquoi ne pas faire consister la religion, ou sa part la plus importante, en de tels accomplissements ?

Il n'est pas plus satisfaisant de dire que la pratique de la moralité est plus difficile que celle de la superstition et qu'elle est donc repoussée. Car sans mentionner les pénitences excessives

¹ Toutes les citations précédentes sont tirées de : David Hume, *Traité de la nature humaine*, 1.4.7, trad. Ph. Baranger et Ph. Saltel, Paris, Flammarion, coll. GF, p. 364-365.

² Que l'on trouve dans DIOD. SIC., lib. XII, 120 [Note de Hume ; la référence exacte est XII, 20 ; dans le préambule de son nouveau code, Zaleucos invite à garder l'âme pure de toute méchanceté « car ce ne sont pas les sacrifices et les offrandes somptueuses des dépravés qui plaisent aux dieux, mais la conduite juste et belle des honnêtes gens », *Bibliothèque historique*, XII, 20, 2, trad. M. Casevitz, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 23].

des *Brahmanes* et des *Talapoins*, à n'en pas douter le *Ramadan* des Turcs, pendant lequel de pauvres diables restent sans manger et sans boire du lever au coucher du soleil, pendant de nombreux jours, souvent aux mois les plus chauds de l'année et sous des climats parmi les plus chauds du monde, ce *Ramadan*, dis-je, doit être plus rude que ne l'est même aux plus vicieux et au plus dépravés l'accomplissement d'un devoir moral. Les quatre carêmes des Moscovites et les austérités de certains *Catholiques romains* paraissent plus désagréables que la douceur et la bienveillance. En bref, toute vertu est agréable, quand un peu de pratique nous réconcilie avec elle ; toute superstition est à jamais pénible et détestable.

Il se peut que l'explication suivante puisse être reçue comme solution véritable de la difficulté. Les devoirs qu'un homme accomplit comme ami ou en tant que père semblent tout bonnement dus à son bienfaiteur ou à son enfant ; il ne peut y déroger sans rompre tous les liens de la nature et de la morale. Il se peut qu'une forte inclination le pousse à les accomplir ; un sentiment d'injonction et d'obligation morale joint sa force à ces liens naturels et l'homme entier, s'il est vraiment vertueux, est conduit à son devoir sans effort ou difficulté. Même pour les vertus qui sont plus austères et mieux établies sur la réflexion, telles que le civisme, le devoir filial, la tempérance ou l'intégrité, l'obligation morale que nous concevons écarte toute prétention au mérite religieux, et l'on estime que la conduite vertueuse n'est rien de plus que ce que nous devons à la société et à nous-mêmes. En tout cela, un homme superstitieux ne trouve rien qu'il ait accompli pour l'amour de son dieu ou qui puisse le recommander particulièrement à la protection et à la faveur divines. Il ne voit pas que la méthode la plus authentique de servir la divinité est de promouvoir le bonheur de ses créatures. Il cherche encore quelque service plus direct de l'Être suprême, dans le but d'apaiser les terreurs qui le hantent. Qu'une pratique ne servant aucun but dans l'existence ou faisant la plus grande violence à ses inclinations naturelles lui soit recommandée : cette pratique, il l'embrassera très volontiers en raison des circonstances mêmes qui devraient la lui faire repousser absolument. Elle semble d'autant plus purement religieuse qu'elle ne provient d'aucun mélange à quelque autre motif ou considération. Et s'il sacrifie pour elle une grande part de son bien-être et de son repos, sa prétention au mérite en est encore augmentée, à proportion du zèle et de la dévotion qu'il montre. Qu'il restitue un prêt ou paie une dette, sa divinité ne lui en est aucunement redevable, parce que ces actes de justices sont ce qu'il était tenu d'accomplir et ce que beaucoup auraient accompli même s'il n'y avait aucun dieu dans l'univers. Mais s'il jeûne un jour ou se donne la discipline, voilà qui relève directement, selon lui, du service de Dieu. Aucun autre motif ne saurait le conduire à de telles austérités. Par ces manifestations remarquables de dévotion, il a maintenant gagné la faveur divine et il peut attendre en récompense protection et sécurité dans ce monde, bonheur éternel dans l'autre monde.

De ce fait, les plus grands crimes ont souvent montré qu'ils étaient compatibles avec une piété et une dévotion superstitieuses ; de ce fait, on considère à juste titre qu'il est risqué de tirer une inférence certaine en faveur de la moralité d'un homme en se fondant sur la ferveur et la rigueur de ses exercices religieux, quand bien même il les croit sincères. Plus encore, on a observé que les atrocités de la plus sombre noirceur ont eu plutôt tendance à faire naître des terreurs superstitieuses et à intensifier la passion religieuse. Bomilcar, ayant formé une conspiration en vue d'assassiner en une seule fois tout le sénat de Carthage et de porter atteinte aux libertés de son pays, en laissa passer l'occasion à cause de l'attention continue qu'il accordait aux augures et prophéties. *Ceux qui s'engagent dans les entreprises les plus criminelles et les plus dangereuses sont d'ordinaire les plus superstitieux*, remarque à ce propos un historien de l'antiquité³. [...]

À quoi nous pouvons ajouter qu'une fois le crime commis naissent les remords et les effrois secrets qui laissent l'esprit sans repos et lui font avoir recours aux cérémonies et rites

³ DIOD. SIC. lib. XX, 43 [Note de Hume].

religieux en expiation de ses offenses. Tout ce qui affaiblit ou perturbe la constitution interne sert les intérêts de la superstition, et rien ne les détruit mieux qu'une mâle et ferme vertu, qui nous préserve des accidents funestes et mélancoliques ou nous apprend à les endurer. Quand une telle clarté solaire règne calmement sur l'esprit, les spectres de la fausse divinité ne font jamais d'apparition. À l'opposé, quand nous nous abandonnons aux suggestions naturelles et indisciplinées de nos cœurs timides et inquiets, nous attribuons à l'Être suprême toute sorte de barbarie, en raison des terreurs qui nous agitent, et toute sorte de caprice, en raison des méthodes que nous adoptons pour l'apaiser. *Barbarie, caprice* : ces qualités, bien qu'on en cache le nom, composent le caractère dominant de la divinité dans les religions populaires, comme nous pouvons l'observer universellement. On a même souvent constaté que les prêtres étaient portés à nourrir et encourager ces idées dépravées des hommes, au lieu de les corriger. Plus la divinité est représentée comme redoutable, et plus les hommes en deviennent les assistants dociles et soumis. Et plus inexplicables sont les moyens qu'il exige pour donner sa faveur, plus il devient nécessaire d'abandonner notre raison naturelle et de livrer aux prêtres la direction et la conduite de notre âme. Ainsi, on peut reconnaître que les artifices des hommes aggravent nos infirmités naturelles et les folies de ce genre, mais que originellement ils ne les engendrent pas. Leur racine tient plus profondément dans l'esprit et elle naît des propriétés essentielles et universelles de la nature humaine.

Philippe SALTEL
Professeur de Philosophie moderne
PPL, EA 3699
Université de Grenoble Alpes